

Des Stratégies d'Auto et d'Hétéro-nomination : De l'Appropriation à la Reconfiguration

CHRISTELE FRAÏSSÉ

Université de Bretagne Occidentale, Brest, France – Laboratoire de Psychologie, Cognition, Comportement, Communication.

Les nominations imposées ou choisies par les collectifs nous donnent à voir une partie des modes de fonctionnement et de hiérarchisation des sociétés. Ces processus seront examinés ici à partir d'une réflexion sur les relations entre la façon dont, selon les contextes socio-historiques, les groupes sont nommés (hétéro-nomination) et se nomment (auto-nomination) et la théorie des représentations sociales (Moscovici, 1976). Nous présenterons d'abord l'articulation entre activité de nomination et activité de représentation, puis nous utiliserons deux exemples d'hétéro-nominations issues du discours médical, « l'homosexualité » et « la transsexualité ». Le terme « homosexualité » est une hétéro-nomination réappropriée en une auto-nomination et s'appuyant sur une communauté de destin. Ce processus permet que se développent identité collective et représentation sociale dans une même volonté de revalorisation et de transformation vers un nom-emblème (Moscovici, 1999). Le terme « transsexualité » est une hétéro-nomination majoritairement rejetée par les personnes concernées et qui proposent alors d'autres auto-nominations. Ce processus vise encore la revalorisation et la

recomposition des rapports de pouvoir, c'est-à-dire le passage d'un nom-stigmaté à un nom-emblème (Moscovici, 1999). Ainsi, il apparaît que les hétéro-nominations circonscrivent les espaces de représentation et s'imposent aux individus comme autant de manière d'agir sur leurs existences à partir de positions dominantes. Toutefois cela s'inscrit dans une dynamique de relations entre acteurs-trices faisant apparaître des processus de contestation, d'appropriation et de transformation des nominations. C'est pourquoi il nous semble important d'interroger également notre positionnement éthique en tant que chercheur-se et praticien-ne.

Mots clefs : Auto-nomination, Hétéro-nomination, Représentations sociales hégémoniques, homosexualités, identités trans

De PD à Gay, de Gouine à Lesbienne, de Transsexualité à Transidentité-s, d'Inversion à Homosexualité... autant de façons d'être assigné-e-s, perçu-e-s, visibilisé-é-s ou invisibilisé-e-s, de se dire ou de se taire, de disparaître ou de revendiquer. Etiquette ou nom, stigmaté ou emblème, les nominations imposées ou choisies par les collectifs nous donnent à voir une partie des modes de fonctionnement et de hiérarchisation des sociétés. Ce sont ces processus que nous souhaitons examiner ici à partir d'une réflexion sur les relations entre la façon dont, selon les contextes socio-historiques, les groupes sont nommés (hétéro-nomination) et se nomment (auto-nomination) et la théorie des représentations sociales (Moscovici, 1976). Ainsi, après avoir exposé l'articulation entre activité de nomination et activité de représentation, nous nous appuyerons sur deux exemples d'hétéro-nominations issues du discours médical, « l'homosexualité » et « la transsexualité ». La présentation succincte des conditions d'émergence de ces hétéro-nominations sera suivie d'une analyse de la dynamique de leur évolution vers de nouvelles formes de nominations produites par les personnes concernées. Ces nouvelles auto-nominations indiquent la façon dont les différent-e-s acteurs et actrices envisagent leurs positions dans la société et révèlent les modes d'appropriation d'une hétéro-nomination ainsi que les possibles reconfigurations.

NOMMER : DE L'HÉTÉRO-NOMINATION À L'AUTO-NOMINATION

L'acte de nommer est souvent considéré comme s'apparentant à une activité de classification du réel par le langage (Levi-Strauss, 1962 cité par Kalampalikis, 2002; Moirand, 2011) consistant à ranger les individus, les événements et les objets sociaux dans des catégories. Nommer implique donc une dynamique collective de production de significations partagées qui met en évidence l'intérêt de prendre en compte les positions historiques, sociales et culturelles des locuteurs et locutrices lorsqu'elles-ils s'accordent ou s'opposent sur l'usage d'une nomination dans le discours. Nous nous appuyons ici sur la praxématique qui « part du plus empirique des constats, celui de l'existence du *réel*, lequel comprend non seulement ce que nous pouvons savoir de lui mais aussi tout ce que nous en ignorons. » (Siblot, 2001, p. 6). Selon cette théorie linguistique, les individus, en se fondant sur leurs expériences perceptives, pratiques et sociales, élaborent « une représentation du monde en langage » (Siblot, 2001, p. 6) nommée logosphère qui leur permet d'appréhender le réel. Et les savoirs, ainsi construits, sont organisés dans des « programmes de sens » désignant des « traits constitutifs des catégorisations (et) *capitalisés* dans les dénominations » (Siblot, 2001, p. 6). C'est pourquoi, à la suite de Kalampalikis (2002) et Moscovici (1999), nous considérons que « l'activité de nomination participe à la construction des représentations issues des expériences que les locuteurs entretiennent avec les objets de la réalité. » (Moirand, 2011, p. 167), notamment en faisant le lien avec le processus d'ancrage. Dans ce sens, nommer participe à l'élaboration d'une représentation sociale en ancrant l'objet de représentation dans un réseau de catégories pré-existantes. La nomination constitue donc un moyen pour rendre le nouvel objet familier et ainsi reconnaissable tout autant que fonctionnel et opérationnel pour la vie quotidienne. Nommer, c'est faire exister (Austin, 1962/1970). Tel un acte de baptême (Siblot & Leroy, 2000), établir un nom constitue « un engagement ontologique en faveur des choses dont nous voulons qu'elles existent, qu'elles soient stables et intersubjectivement partagées » (Kleiber, 2001, p. 9). Ainsi, selon Kalampalikis (2002), les représentations sociales apparaîtraient et réapparaîtraient au travers de l'activité de nomination. Par ailleurs, si « nommer une chose, c'est en affirmer l'existence, et c'est parfois, comme on le verra, l'imposer aux autres, et finalement s'imposer soi-même » (Mortureux, 1984, p. 104), alors l'activité de nomination participe également à la fonction identitaire des représentations sociales. Les noms employés et choisis rendent effectivement compte non seulement du rapport que les acteurs et actrices entretiennent avec l'objet de représentation, mais aussi des relations qu'elles et ils ont avec d'autres acteurs-trices et des places qu'elles et ils assignent à chacun-e-s dans l'ordre social. Nommer dit à la fois ce qu'est l'objet mais également qui sont les personnes qui nomment et quel est leur rapport au

monde et donc aux autres. Les nominations, ces actes de paroles (Siblot, 2001), décrivent l'asymétrie des positions de pouvoir occupées par les acteurs et actrices tout autant qu'ils les valident, les légitiment ou encore viennent les contester. De ce fait, lorsqu'il s'agit de nommer des groupes, il apparaît essentiel de savoir qui en est à l'origine : eux-mêmes ou bien d'autres groupes. Dans le premier cas, les membres du groupe s'auto-nomment et signalent, par la nomination choisie, la façon dont elles-ils souhaitent se positionner, se différencier par exemple, dans quel champ social et par rapport à quel-s autre-s groupe-s ou encore quelles caractéristiques elles-ils souhaitent mettre en avant. Dans le second cas, d'autres groupes les nomment selon un processus d'hétéro-nomination, par exemple à partir du discours médical, et expriment ainsi comment ils perçoivent ce groupe et se placent par rapport à lui. Philogène (1994), dans ses recherches sur la façon dont une nouvelle nomination « *African American* » en remplacement de « *Black* », vient construire une nouvelle réalité sociale, fait ainsi apparaître la dimension identitaire de l'acte d'auto-nomination. Toutefois, elle insiste sur la nécessité d'étudier l'activité de nomination en lien étroit avec la théorie des représentations sociales (Moscovici, 1976). Selon elle, c'est seulement ainsi « que nous comprendrons comment ces noms transformés en identités, sont associés à des significations par les acteurs-trices sociaux, modifient les relations entre les groupes et ré-organisent le monde social » (Philogène, 1994, p. 92). Le processus d'objectivation (incluant le mécanisme de naturalisation) apparaît alors aussi important que celui d'ancrage car il permet au nom de devenir un élément concret de la réalité en passant d'une idée abstraite à un objet réel identitaire (Philogène, 1994).

C'est cette dynamique entre acte de nommer (auto-nomination et hétéro-nomination) et représentations que nous voulons explorer dans ce texte à travers deux situations de nomination des populations LGBTQI+ (Lesbiennes, Gays, Trans', Queer et Intersexes) issue du discours médical et psychiatrique : « homosexualité » et « transsexualité ». Après un bref retour historique pour chaque hétéro-nomination, nous examinerons comment pour chacune, les personnes concernées s'en sont saisies afin d'agir sur leur réalité sociale et de tenter de modifier les rapports de pouvoir à l'œuvre dans ces situations.

L'HOMOSEXUALITÉ : RÉAPPROPRIATION D'UNE HÉTÉRO-NOMINATION

En accord avec le travail de Foucault (1976), l'homosexualité est généralement considérée comme un terme d'origine médicale apparu à la fin du XIXe siècle. Ce terme est créé en 1868 dans une lettre de Karl-Maria Kertbeny, écrivain et journaliste austro-hongrois, adressée à Karl-Heinrich Ulrichs, juriste et journaliste allemand, et repris publiquement dans

un tract en 1869. Ce qui semble ici constituer un point d'origine peut cependant plutôt être considéré, selon Banens (2009), comme la fin d'un processus. En effet, durant les deux siècles précédents, l'évolution de la conception de la famille aurait amené à la création du personnage de l'homosexuel à travers d'une part, la distinction entre raison et folie et d'autre part, la rationalisation du choix du partenaire, des pratiques sexuelles et du sentiment amoureux (Banens, 2009). Plus spécifiquement, au cours de cette évolution, le terme d'« homosexualité » est produit par le discours psychiatrique et juridique qui travaille à classer les déviations afin d'asseoir « un dispositif de pensée médicale de la différence des sexes » (Salle, 2017, p. 76). L'homosexualité est alors construite à la fois comme une anomalie d'origine congénitale exprimant « une nature atypique et même déviante » (Salle, 2017, p. 85) et comme une pathologie dans le sens où elle est le résultat « d'une dégradation tant physique que psychique à laquelle le/la patient-e prend une part active (Salle, 2017, p. 85).

Au cours du temps, en France comme dans l'ensemble des pays occidentaux, ce terme va être progressivement adopté par tout le monde, aussi bien par les scientifiques et les juristes que par les personnes concernées. Il va alors remplacer les autres nominations qu'il est encore possible de trouver au début du XX^e siècle, comme inverti, sodomite, uranien, homophile, troisième sexe... Si en France dans les années 50-60 et même au début des années 70, on trouve encore des personnes et des militant-e-s qui se revendiquent comme « homophiles », c'est malgré tout l'homosexualité qui va l'emporter.

Cette activité de nomination scientifique visant la classification, crée un concept en même temps qu'elle fait naître une catégorie, un groupe rassemblant sous un seul et même nom divers comportements, diverses pratiques affectives et sexuelles et diverses expériences de vie. Ce qui correspondait donc antérieurement à une multiplicité de situations de vie, constitue à partir de là un ensemble homogène d'expériences et de pratiques qui conduit à rendre visibles certains individus alors qu'il en maintient d'autres dans l'invisibilité. En outre, le fait que ce terme soit issu du domaine médical et psychiatrique indique la façon dont la catégorie, ainsi nommée, va être traitée par la société, puisqu'elle entre dans un réseau de significations et de catégorisations pré-existantes. Autrement dit, comme le propose Kalampalikis (2002, p. 26-27), cette activité de nomination « revient à conférer et à partager socialement des significations concernant un objet donné (réel ou idéal) dans un contexte socioculturel et historique particulier ».

A partir de cette hétéro-nomination s'élabore donc une représentation sociale de l'homosexualité, hégémonique au sens de Moscovici (1988, p. 221) qui les décrit comme

« uniformes et coercitives » et régissant « implicitement au sein de toutes les pratiques symboliques ou affectives »¹. Cette représentation hégémonique de l'homosexualité s'ancre dans le domaine médical et psychiatrique et, par classification, assigne les individus à l'anomalie, la déviance congénitale ou la pathologie là où précédemment, ces mêmes individus pouvaient être soit invisibles, soit condamnés religieusement ou judiciairement. Ce « baptême social » (Kalampalikis, 2002, p. 27) implique alors un ensemble de dispositifs d'identification par le biais de critères tels que les comportements, les vêtements, la posture, la forme ou la taille du cerveau, de l'appareil génital ou d'autres parties du corps, le type d'hormones, les traumatismes psychiques (par exemple, voir Tamagne, 2002). Ceux-ci visent bien sûr le repérage des individus. Mais il s'agit également d'identifier l'origine de la pathologie ou de l'anomalie afin de proposer un traitement approprié. En parallèle de cet ancrage, la représentation sociale de l'homosexualité va s'objectiver dans un homme efféminé, centré sur le sexuel ou la sexualité, à l'image de la proposition formulée dès 1864 (Revenin, 2007) par Ulrichs, d'une âme de femme enfermée dans un corps masculin (Murat, 2006).

L'appartenance à la catégorie, impliquant l'attribution des caractéristiques et significations négatives et dévalorisantes de la représentation sociale hégémonique de l'homosexualité – autrement dit à partir d'un nom-stigmate (Moscovici, 1999) – a constitué jusqu'aux années 70, en une assignation par un autrui social : l'institution médicale et psychiatrique. A partir des mouvements sociaux des années 70 en France et dans la mouvance des revendications au niveau international visant à dépathologiser l'homosexualité², les personnes concernées commencent à s'auto-assigner et à revendiquer leur appartenance à la catégorie. La constitution, en 1971, du groupe militant français le *Front Homosexuel d'Action Révolutionnaire* (FHAR) ou la parution, en 1972, du livre du militant homosexuel français Guy Hocquenghem *Le désir homosexuel*, marquent l'impact médiatique et militant de l'usage de ce terme en France.

De la sorte, l'homosexualité, définie par la science médicale et psychiatrique et ancrée dans le sens commun en tant qu'anomalie ou pathologie, est appropriée par les personnes concernées en une identité non pathologique sous la forme d'une orientation sexuelle. En les faisant exister en tant qu'homosexuel-le-s identifié-e-s à partir de caractéristiques dévalorisantes et stigmatisantes partagées par tou-te-s, l'hétéro-nomination d'origine médicale

¹ Notre traduction. « These hegemonic representations prevail implicitly in all symbolic or affective practices. They seem to be uniform and coercive ».

² L'homosexualité est retirée des listes du DSM édité par l'APA en 1975. Et elle est supprimée de la Classification Internationale des Maladies (CIM) de l'OMS en 1990.

a renforcé et favorisé l'expérience de vécus et d'identifications similaires. Ceci a créé une dynamique d'interdépendance ou une « communauté de destin » telle que décrite par Moscovici (2008, p. 56-57) comme ce qui « unit la puissance dynamique d'une représentation socialisée à la trame particulière d'espace et de temps d'un groupe ». Ainsi, autour de l'hétéro-nomination « homosexualité », réappropriée en une auto-nomination et s'appuyant sur une communauté de destin, se développent conjointement identité collective et représentation sociale dans une même volonté de revalorisation et de transformation vers un nom-emblème (Moscovici, 1999).

LA TRANSEXUALITÉ : REJET D'UNE HÉTÉRO-NOMINATION

La création de la catégorie de la transsexualité vient illustrer un autre processus, complémentaire du premier.

Reprenant l'idée de « troisième sexe » (une âme de femme dans un corps d'homme) proposée par Ulrichs, Magnus Hirschfeld (1868-1935), médecin allemand militant pour les droits des homosexuel-le-s comme Ulrichs, insiste sur la diversité des types sexuels pour lesquels il produit une taxonomie intégrant hermaphrodites, androgynes, homosexuel-le-s, et transvestistes (Murat, 2006). En 1919, Hirschfeld fonde l'Institut pour la science sexuelle où il accumule documents et recherches sur le « troisième sexe » et accueille différent-e-s patient-e-s identifié-e-s comme criminel-le-s sexuel-le-s, homosexuel-le-s, transvestistes... Au sein de cet institut, il semble qu'il soit le premier à avoir répondu médicalement par le biais d'interventions à des demandes de transformation corporelle (Beaubatie, 2016; Murat, 2006). C'est dans cette dynamique qu'il crée, en 1923, le terme de « transsexualisme spirituel » afin d'identifier une forme spécifique d'inversion (Murat, 2006). Mais ce terme ne prendra son sens actuel que sous la plume du médecin sexologue américain David O. Cauldwell en 1949. Le terme est repris en 1953 par un médecin endocrinologue germano-américain, Harry Benjamin, pour créer une véritable catégorie nosographique. Celui-ci cherche à distinguer entre les personnes transvestistes et les transsexuelles. Ces dernières contrairement aux transvestistes sont des personnes qui, souhaitant appartenir au sexe qui n'est pas celui d'assignation à la naissance, demandent une modification corporelle. Cette définition est produite à partir d'une conception de l'identité sexuée qui s'est formée et stabilisée au début du XXe siècle, et qui pose une adéquation entre le sexe et le genre (je suis un homme biologique et je me vis comme un homme – je me genre comme un homme). De ce fait, la création de la catégorie de transsexualité vient identifier des personnes ayant un trouble de la personnalité dans la mesure où l'adéquation sexe/genre n'est pas obtenue, et pour lesquelles l'identification à l'autre sexe n'est pas limitée

au travestissement mais se caractérise spécifiquement par une demande de transformation du corps (Hérault, 2013). Cette demande est donc construite comme le symptôme de la transsexualité. A partir de ce critère, Benjamin (1966) décrit sept types de personnalité, uniquement de personnes assignées hommes à la naissance, et pour lesquels il indique la nécessité ou pas de réaliser des « opérations de conversion », de mettre en œuvre un traitement hormonal ainsi qu'un traitement psychothérapeutique. Il s'agit bien ici, comme pour l'homosexualité, de repérer pour mieux traiter.

Dans cette même perspective de l'identification, Robert Stoller, psychiatre et psychanalyste, propose à partir de sa pratique clinique avec des personnes transsexuelles dans les années 60, la distinction entre transsexualité primaire et secondaire. La première, selon lui, est rare et correspond au sentiment présent depuis l'enfance d'appartenir à l'autre sexe tandis que la seconde est le résultat d'une évolution lente impliquant d'avoir vécu longuement dans le genre assigné à la naissance. Selon Stoller, cette dernière relève de la psychiatrie car elle serait liée à la psychose, la perversion ou des troubles graves de la personnalité (Castel, 2003). Cette distinction est à l'origine de hiérarchies dans la façon de considérer les personnes concernées car elle permettrait de distinguer entre des vrai-e-s transsexuel-le-s (primaires) et des faux (secondaires). Elle donne en fait la possibilité d'identifier les personnes qui, dans le cadre des protocoles hospitaliers français, seront autorisées à accéder aux traitements hormonaux et chirurgicaux (Alessandrin & Espineira, 2015).

Enfin, au début des années 70, Norman Fisk psychiatre, John Money psychologue et Donald Laub chirurgien, tous américains, proposent une nouvelle catégorie : la Dysphorie de genre caractérisée dans le DSM (Diagnostic and Statistical Manual of Mental Disorders – Manuel diagnostique et statistique des troubles mentaux) par une série de facteurs³. La Dysphorie de genre implique qu'il y ait un inconfort fondamental ressenti par les personnes concernant le sexe anatomique qui nécessite de recourir à des modifications corporelles. Celles-ci sont donc conçues comme une conséquence de l'inconfort et non plus comme le symptôme central (Hérault, 2013).

L'hétéro-nomination issue principalement de la science médicale et psychiatrique est à l'origine de l'élaboration d'une représentation sociale, là encore hégémonique, de la

³ Le DSM a subi diverses évolutions au cours desquelles la caractérisation de la dysphorie de genre est passée de la concomitance de tous les facteurs (e.g. une non-concordance de genre marquée entre les expériences de genre vécues et les caractéristiques sexuelles primaires ou secondaires ; un désir fort de se débarrasser des caractéristiques sexuelles primaires ou secondaires) à seulement l'existence de deux de ces facteurs (Alessandrin & Espineira, 2015).

transsexualité qui s’ancre de fait dans la pathologie au travers de la caractérisation d’un trouble psychologique. Les diverses définitions visent toutes à identifier la « réalité » de la transsexualité (les « vrai-e-s » transsexuel-le-s) et sont construites à partir de la problématique des modifications corporelles qu’elles soient hormonales et/ou chirurgicales. La représentation sociale est donc ancrée dans l’idée d’une volonté inébranlable de changement corporel du sexe anatomique. Cette volonté est traduite par une transformation souhaitée depuis la plus tendre enfance par la vraie personne transsexuelle. De plus, l’ancrage dans la pathologie psychiatrique implique nécessairement l’expression d’une souffrance psychique. Cette représentation sociale hégémonique de la transsexualité a pour effet de produire une image homogène des parcours de vie des personnes trans’, de leurs expériences, de leurs désirs ainsi que de les assigner à l’expression d’une souffrance liée à ces expériences.

Enfin, la représentation de la transsexualité s’objective dans ce même personnage d’une âme de femme enfermée dans un corps d’homme produite par Ulrichs, imposant alors comme figure de la transsexualité, la femme transsexuelle, c’est-à-dire une personne assignée homme à la naissance et s’identifiant comme femme.

En France, les personnes trans’ participent aux mouvements sociaux des années 70 avec, par exemple, le groupe des *Gazolines* qui se forme en marge du *FHAR* au sein duquel elles militent également. C’est surtout au début des années 90 que se développe le paysage associatif trans français qui, malgré une participation aux *Gay Pride* de l’époque (renommées depuis *LGBT Pride* et maintenant *Pride* ou *Marche des fiertés*), prend le parti de mettre en place une manifestation spécifiquement trans. La première *Existrans* a donc lieu en 1997. Cette visibilité qui se développe dans les années 90, s’accompagne d’une démarche d’expertise car il semble bien que l’apparition des associations trans françaises ait pour point d’ancrage le pouvoir médical et psychiatrique (Alessandrin & Espineira, 2015). En effet, les revendications des associations, outre la lutte contre la transphobie, sont la dépsychiatisation et la reclassification dans une catégorie non pathologisante ainsi que la lutte contre la nécessité de l’expertise psychiatrique pour valider l’entrée dans un parcours de transition. Il s’agit donc pour les personnes trans et les associations de devenir leurs propres expertes de tel sorte de pouvoir produire des contre-expertises. Dans cette dynamique, le terme transgenre se diffuse pour être appliqué à partir des années 2000 à tout-e-s et pas uniquement aux personnes ne souhaitant pas médicaliser leur parcours (Beaubatie, 2016). De la même façon, la réappropriation de l’insulte anglophone *Queer* signifiant « pédé », « bizarre », permet de la retourner pour produire une identité positive construite sur la fierté (Alessandrin, 2012; Thomas, 2011). Enfin, dans la

perspective de faire apparaître la diversité des parcours de transitions et des expériences de vie trans en lien avec les revendications de dépathologisation, les expressions « identités trans » et « transidentités » émergent pour être actuellement les plus largement utilisées.

Le terme de transsexualité, hétéro-nomination élaborée principalement par la science médicale et psychiatrique, est majoritairement rejetée par les personnes concernées. Elles proposent alors d'autres auto-nominations – transgenre, transidentité – qui visent la sortie de la pathologie pour mettre au centre la dynamique identitaire de la fabrication « des nouveaux parcours de transition et de subjectivation de leur transidentité. » (Alessandrin, 2012, p. 124). L'auto-nomination identitaire est ainsi venue répondre à la représentation hégémonique pathologique liée à l'hétéro-nomination. Il s'agit là encore d'une même volonté de revalorisation et de recomposition des rapports de pouvoir, c'est-à-dire du passage d'un nom-stigmaté à un nom-emblème (Moscovici, 1999).

ENTRE APPROPRIATION ET REJET DES HÉTÉRO-NOMINATIONS : DES RECONFIGURATIONS INÉVITABLES

L'activité d'hétéro-nomination scientifique à l'origine des termes homosexualité et transsexualité, produit une recomposition du monde social pour l'ensemble des acteurs et actrices de l'époque. Par ces nouveaux découpages, les sciences médicales et psychiatriques affirment une nouvelle conception du monde (Mortureux, 1984), une nouvelle réalité au sein de laquelle les places des acteurs et actrices sont reconsidérées par l'assignation ou pas à l'anormalité, la déviance ou la pathologie. L'acte de nommer fonctionnant comme un baptême social, fait alors exister dès cette époque les homosexuel-le-s et les transsexuel-le-s. Pour ce faire, cette hétéro-nomination scientifique s'accompagne de systèmes d'identification par critères dont l'objectif est de proposer un ou des traitements adaptés aux cas rencontrés. Ainsi l'hétéro-nomination, tout en identifiant les personnes qui relèvent bien de la catégorie, les vrai-e-s homosexuel-le-s et les vrai-e-s transsexuel-le-s, fait disparaître toutes les personnes qui s'en écartent. Ce faisant, l'hétéro-nomination et son système de critères issus du discours médical et psychiatrique, circonscrivent les espaces de représentation de l'homosexualité et de la transsexualité, viennent dire ce qui est pensable comme tel et ce qui ne l'est pas. Cependant, cette configuration des espaces et des places n'est pas statique. Elle s'inscrit également dans une dynamique des relations entre les différent-e-s acteurs et actrices en fonction de leurs positionnements dans la société, faisant apparaître des processus de contestation, d'appropriation et de transformation des nominations. Ceci aboutit à des modifications des

représentations sociales hégémoniques vers des représentations « émancipées » (Moscovici, 1988). Selon Moscovici (1988, p. 221), les représentations émancipées ont « un certain degré d'autonomie » et, étant « générées au cours de conflits sociaux, de controverses »⁴, elles ne sont pas partagées par l'ensemble de la société.

Communauté de destin et reconfiguration des relations de pouvoir

Tout d'abord et selon Beaubatie (2016), la catégorie de la transsexualité a été co-construite par les médecins, sexologues et psychiatres d'un côté et les patient-e-s de l'autre. Ces dernier-e-s en tant qu'acteurs et actrices ont contribué à son élaboration en collaborant, bien sûr, avec certains praticien-ne-s mais surtout, en évitant d'autres. Avec les progrès de la médecine au cours du XXe siècle, aussi bien en chirurgie qu'en endocrinologie, les personnes souhaitant modifier leur corps formulent de plus en plus de demandes, et la création de la transsexualité va permettre l'organisation d'une réponse à ces demandes. Toutefois, bien qu'à l'origine, celles-ci aient été simplement médicales, elles ont été progressivement psychiatisées (Héroult, 2013), ancrant définitivement la transsexualité dans le pathologique.

On observe bien ici une dynamique entre les acteurs et les actrices autour de l'hétéronomination et de ce qu'elle implique en termes de relations de pouvoir, liées aux positions sociologiques ainsi qu'au développement et à l'acquisition de « savoirs scientifiques ». Dans ce sens et face à des professionnel-le-s de la médecine et de la psychiatrie s'instituant expert-e-s, les personnes trans' ont constitué un fonds de connaissances visant à récupérer une position d'expertise et à questionner l'expertise des premiers (Alessandrin & Espineira, 2015). La « communauté de destin » (Moscovici, 2008) notamment au sein du milieu associatif, a particulièrement contribué à l'élaboration de ce fonds par la mise en commun des compétences et connaissances de chacun-e et la diversité des expériences de vie. Dans ces tentatives de reconfigurations des positionnement, l'hétéro-nomination a été majoritairement rejetée pour être remplacée par des auto-nominations comme transgenre ou transidentité-s, permettant aux acteurs et actrices de récupérer leur « puissance d'agir » (Marignier, 2012, p. 4) sur leur existence.

Pour ce qui est de l'homosexualité, l'évolution est quelque peu différente. En effet, après une période d'assignation à l'homosexualité, les personnes concernées ont commencé à s'auto-

⁴ Notre traduction. « These are *emancipated* representations with a certain degree of autonomy (...). Last they are representations generated in the course of social conflict, social controversy, and society as a whole doesn't share them. »

identifier et finalement à revendiquer l'homosexualité comme identité. De la sorte, l'hétéro-nomination a été progressivement acceptée et s'est transformée en auto-nomination. Là encore, on peut observer les dynamiques entre les différents acteurs et actrices autour de cet acte de nommer dans la mesure où l'hétéro-nomination n'est pas simplement acceptée en tant que telle mais est plutôt appropriée et reconfigurée. En effet, à partir des années 70, les mouvements militants homosexuels demandent la dépathologisation de l'homosexualité et, dans ce sens, visent la transformation de la pathologie en identité, notamment à partir de la notion d'orientation sexuelle. Cette dernière offre en effet la possibilité de placer l'homosexualité parmi d'autres formes de sexualités et, ce faisant, de tenter de faire disparaître les hiérarchies entre elles en les mettant toutes au même niveau : hétérosexualité, homosexualité, bisexualité. L'appropriation de l'hétéro-nomination en auto-nomination montre bien la volonté de reconfiguration des rapports de pouvoir entre les personnes concernées et les psychologues, psychiatres et médecins, tout autant qu'entre les personnes concernées et la société hétérosexuelle dominante. Les revendications qui continuent d'apparaître sur la scène sociale française (le PaCS dans les années 90⁵, le mariage et l'adoption à partir du milieu des années 2000 jusqu'à la loi de 2013 sur le mariage pour tou-te-s et l'Aide Médicale à la Procréation – AMP – à la fin des années 2010) expriment toujours la volonté de modifier les rapports *a priori* asymétriques entre les groupes tel que nous l'avons déjà analysé antérieurement concernant la mémoire collective (Fraïssé, 2003). En parallèle, la lutte contre l'homophobie⁶, menée principalement par le milieu associatif, cherche à passer d'une représentation dévalorisée de l'homosexualité vers une représentation valorisée. La dynamique ici consiste à maintenir le terme « homosexualité » mais pour le faire passer de stigmaté à emblème par le jeu des appropriations et significations. La « communauté de destin » (Moscovici, 2008) par le partage des expériences de vie ainsi que des compétences et connaissances de chacun-e, contribue à cette réappropriation de l'hétéro-nomination. Ce processus donne la possibilité de passer d'une représentation hégémonique à une représentation émancipée de l'homosexualité, plus positive, qui lui permette d'assurer sa fonction identitaire de valorisation des personnes concernées.

Diversité des auto-nominations : la lutte contre la minorisation

Qu'il y ait acceptation ou rejet de l'hétéro-nomination, dans les deux cas que nous avons examinés, les personnes concernées produisent d'autres auto-nominations. Ces propositions

⁵ Adoption de la loi en 1999.

⁶ Agressions verbales et physiques à l'encontre des personnes homosexuelles.

participent à la dynamique de reconfiguration des places et de recomposition de l'ordre social et tentent de faire advenir une nouvelle réalité sociale au sein de laquelle la pathologisation des personnes trans et de l'homosexualité disparaît. Elle laisse la place à des identités fluides et positives par le biais des nouvelles auto-nominations telles que transidentité, transgenre, gay, lesbienne ou la mise au pluriel d'homosexualités et transidentités.

Ces nouvelles nominations s'accompagnent de l'élaboration d'autres représentations, telle que la représentation des « genres fluides » qui, s'opposant à la binarité des catégories de sexe, décrit la variété possible des identités de genre. La façon de nommer sa propre identité de genre lorsque la question est posée dans les quelques enquêtes françaises portant sur les personnes trans montre cette diversité à l'œuvre et la représentation en cours de construction. Par exemple, dans leur enquête réalisée en mai-juin 2014, Alessandrin & Espineira (2015, p. 134-135) ont dénombré 35 façons de se nommer pour 304 répondant-e-s, du type : femme, homme, trans, femme trans, homme trans, MtF⁷, FtM⁸, *Queer*, FtU⁹, X, *Gender Variant*, fluide, *Unknown*. De même, la mise au pluriel d'homosexualité ou l'usage de gay, de lesbienne, de goudou, de bi ou de *queer* viennent dire le refus de l'homogénéité liée à la position de groupe dominé. En effet, Lorenzi-Cioldi (2002) distingue entre représentation des groupes dominants, pensés et appréhendés sous la forme de « collection », et représentation des groupes dominés, pensés et appréhendés sous la forme d'« agrégat ». Si les premiers rassemblent une collection d'individualités donnant à voir une diversité dans les profils, les expériences et les parcours de vie, les seconds se composent d'individus indifférenciés et présentés comme ayant des profils, des expériences et des parcours de vie similaires. Ces groupes de faible statut social, tels les personnes trans et homosexuelles, sont alors minorisés et assignés à un vécu préconstruit et homogénéisant. La production par les personnes concernées de nouvelles auto-nominations vise alors à modifier la façon dont ces groupes sont représentés, en insistant sur la diversité plutôt que l'homogénéité, ainsi que sur l'identité plutôt que la sexualité et la déviance ou la pathologie.

Vers une modification des représentations

En outre, l'émergence médiatique récente des hommes trans et des lesbiennes, deux figures invisibles jusqu'alors, est un autre indice des dynamiques de reconfiguration. En effet,

⁷ Male to Female.

⁸ Female to Male.

⁹ Female to Unknown.

les représentations sociales hégémoniques de l'homosexualité et de la transsexualité sont fondées sur une figure masculine dégradée ; celle de l'homme efféminé – la folle, la tante – pour la première et celle de la femme trans pour la seconde, révélant un « androcentrisme de la fabrique des trans' » (Beaubatie, 2016, p. 138) et des sexualités. Les femmes homosexuelles et les hommes trans constituent donc des figures marginales qui sont généralement invisibilisées dans la mesure où elles contreviennent à l'ordre hétéro-patriarcal. En effet, comme l'écrit Wittig (2001, p. 76), « les lesbiennes ne sont pas des femmes » dans le sens où leur statut n'est pas défini par celui des hommes et du masculin. Elles se trouvent hors du système de catégories hiérarchisé des sexes. De même, les hommes trans en transgressant la frontière des genres (Fraïssé, 2012) pour passer dans le groupe dominant, font apparaître la porosité de ce groupe. Ces deux figures par leur seule présence, révèlent d'une part la possibilité de s'extraire du système de domination masculine ainsi que de le modifier ou le renverser, et d'autre part, l'inanité en soi de ce système. Or depuis quelques années, ces personnes ne sont plus cantonnées dans les marges et occupent plus largement l'espace médiatique et de représentation des homosexualités et des identités trans. L'émergence de ces figures contribue ainsi à transformer les représentations hégémoniques et à montrer à partir de l'activité de nomination les dynamiques inter-groupes de reconfigurations des relations de pouvoir.

CONCLUSION

Il nous semble essentiel d'insister, pour finir, sur le fait que « le processus de catégorisation est toujours issu d'une position sociale, d'une façon de voir historiquement située et d'intérêts particuliers. »¹⁰ (Gillespie, Howarth & Cornish, 2012, p. 392). L'hétéro-nomination et l'auto-nomination à l'origine des catégories sont ainsi clairement dépendantes des points de vue des acteurs et actrices sociales et de leur localisation socio-historique. Nous nous devons donc de réfléchir à l'usage de « minorité sexuelle et sexuée » que nous avons en psychologie sociale et de nous interroger sur notre point de vue, potentiellement dominant, en tant que chercheur-se et/ou praticien-ne, comme nous l'avons évoqué ailleurs (Fraïssé & Barrientos, 2016). En effet, l'activité de nomination peut être considérée « comme la mise en œuvre d'une puissance discursive » dans le sens où les discours sont « évalués par les sujets en terme d'action sur leurs existences » (Marignier, 2012, p. 4). Les hétéro-nominations s'imposent donc aux individus comme autant de manière d'agir sur leurs existences à partir de

¹⁰ Notre traduction : « the process of categorization always stems from a social position, a historical way of seeing and particular interests. »

positions dominantes. En particulier, la question se pose de ce que nous produisons par rapport aux personnes concernées lorsque nous interagissons, en tant que chercheur-se ou praticien-ne, avec des personnes que nous assignons à la catégorie « minorité sexuelle et sexuée » et pour lesquelles nous mobilisons alors des représentations hégémoniques, impliquant notamment homogénéisation des parcours de vie et assignation à la souffrance. Le positionnement éthique qui doit être le nôtre en tant que chercheur-se et praticien-ne nous enjoint à questionner notre propre activité de catégorisation et d'hétéro-nomination du monde social qui nous entoure et à propos duquel nous produisons des analyses, dans le sens où nous n'en sommes pas extérieures-s.

BIBLIOGRAPHIE

- Alessandrin, A. (2012). *Du « transsexualisme » aux devenirs Trans* [From « Transsexualism » to becoming Trans]. (Doctoral dissertation), Université Bordeaux Segalen : France.
- Alessandrin, A. & Espineira, K. (2015). *Sociologie de la transphobie* [Sociology of Transphobia. Pessac : Maison des Sciences de l'Homme d'Aquitaine.
- Austin, J. L. (1962/1970). *Quand dire, c'est faire* [How to do Things with Words]. Paris : Seuil.
- Banens, M. (2009). L'homophobie en question. Quel avenir pour l'hétérosexualité ? [Questioning Homophobia. What Future for Heterosexuality]. *La revue – Genre et générations*, 3, 2-8.
- Beaubatie, E. (2016). Psychiatres normatifs vs. trans' subversifs ? Controverse autour des parcours de changement de sexe [Normative Psychiatrists vs. Subversive Trans'? A Controversy around Sex Change]. *Raisons politiques*, 2(62), 131-142.
- Benjamin, H. (1966). *The Transsexual Phenomenon*. New York :The Julian Press.
- Castel, P.-H. (2003). *La métamorphose impensable. Essai sur le transsexualisme et l'identité personnelle* [The Unthinkable Metamorphosis. An Essay about Transsexualism and Personal Identity]. Paris : Gallimard.
- Foucault, M. (1976). *La volonté de savoir* [The will to knowledge]. Paris : Gallimard.
- Fraïssé, C. (2003). La mémoire collective comme outil de légitimation d'une minorité. L'exemple de la minorité homosexuelle [The Collective Memory as a Tool for Minority Legitimization. The Exemple of the Homosexual Minority]. *Connexions*, 80(2), 79-91.
- Fraïssé, C. (2012). De la résistance des genres à la résistance aux genres. Analyse de commentaires d'internautes à propos de l'homme enceint-e [From Gender Resistance

- to the Resistance to Genders. Web Comments Analysis about a Pregnant Man]. *Les cahiers de psychologie politique*, 21 (juillet 2012). Retrieved from : <http://lodel.irevues.inist.fr/cahierspsychologiepolitique/index.php?id=2146>
- Fraïssé, C., & Barrientos J. (2016). Le concept d'homophobie : une perspective psychosociale [The concept of homophobia: A psychosocial perspective]. *Sexologies*, 25(3), 133-140.
- Gillespie, A., Howarth, C., & Cornish, F. (2012). Four problems for researchers using social categories. *Culture & Psychology*, 18(3), 391-402.
- Hérault, L. (2013). L'expérience transgenre : entre rupture identitaire et modalité d'action [The Transgender Experience: between Breaks of Identity and the Ways of Acting]. In R. Frydman & M. Flis-Trèves (Eds.). *Ruptures* (pp. 87-106). Paris : PUF.
- Kalampalikis, N. (2002). Des noms et des représentations [Names and Representations]. *Les cahiers internationaux de psychologie sociale*, 53, 20-31.
- Kleiber, G. (2001) Remarques sur la dénomination [Remarks on the Act of Naming]. *Cahiers de praxématique*, 36, 21-41
- Lorenzi-Cioldi, F. (2002). *Les représentations des groupes dominants et dominés* [The Representations of Dominant and Dominated Groups]. Grenoble : Presses Universitaires de Grenoble.
- Marignier, N. (2012) Nommer les variations du développement du sexe : problèmes éthiques [Naming the Variations of Sex Development : Ethical Issues]. *Cahiers de praxématique « Corpus sensibles »*, 59, 149-166.
- Moirand, S. (2011). Du sens tel qu'il s'inscrit dans l'acte de nommer [How Meaning Takes Place in the Act of Naming]. In V. B. Dahan (Ed.), *Ciências da linguagem e didática das linguas* (pp. 165-179). São Paulo : Humanitas/Fapesp.
- Mortureux, M.-F. (1984). La dénomination, approche socio-linguistique [The denomination, socio-linguistic approach]. *Langages*, 76, 95-112.
- Moscovici, S. (1976). *La psychanalyse, son image et son public*. [Psychoanalysis, its image and its public]. Paris : PUF.
- Moscovici, S. (1988). Notes towards a description of social representations. *European Journal of Social Psychology*, 18, 211-250.
- Moscovici, S. (1999). Noms propres, noms communs et représentations sociales [Proper Names, Common Names and Social Representations]. *Psychologie et société*, 1, 81-104.

- Moscovici, S. (2008). Fiction et réflexion autour d'une métaphore [Fiction and Reflection around a Metaphor]. In A. Arruda, E. Lage & B. Madiot (Eds.). *Une approche engagée en psychologie sociale : l'œuvre de Denise Jodelet* (pp. 49-64). Toulouse : Erès,.
- Murat, L. (2006). *La loi du genre* [The law of Gender]. Paris : Fayard.
- Philogène, G. (1994). « African American » as a new Social Representation. *Journal for the Theory of Social Behaviour*, 24(2), 89-109.
- Révenin, R. (2007). Conceptions et théories savants de l'homosexualité masculine en France, de la monarchie de Juillet à la Première Guerre mondiale Conceptions and Scholarly Theories Concerning Male Homosexuality in France, from the July Monarchy to the First World War]. *Revue d'Histoire des Sciences Humaines*, 2(17), 23-45.
- Salle, M. (2017). L'autre du sexe. Hermaphrodites et invertis contre la binarité dans la pensée médico-légale du XIXe siècle [The Other of Gender. Hermaphrodites and Inverts against the Binary in the 21st century's Forensic Thought]. *Socio*, 9, 75-90.
- Siblot, P. (2001). De la dénomination à la nomination. *Cahiers de praxématique*, 36, 189-214.
- Siblot, P. & Leroy, S. (2000). L'antonomase entre nom propre et catégorisation nominale [Antonomasia between Proper Name and Nominal Categorisation]. *Mots*, 63, 89-104.
- Tamagne, F. (2002). Genre et homosexualité. De l'influence des stéréotypes homophobes sur les représentations de l'homosexualité [Gender and homosexuality. Influence of Homophobic Stereotypes on Representations of Homosexuality]. *Vingtième siècle : Revue d'histoire*, 75(3), 61-73.
- Thomas, M.-Y. (2011). Questions trans, questions queers [Trans Questions, Queer Questions]. *Observatoire des transidentités*, Retrieved from <https://www.observatoire-des-transidentites.com/2011/03/01/article-questions-trans-questions-queers-68344197/>
- Wittig, M. (2001). *La pensée straight* [The Straight Mind]. Paris : Balland.

CHRISTELE FRAÏSSE enseigne la psychologie sociale en licence et master de psychologie et au sein du Master à distance *Études sur le Genre*. Ses recherches s'attachent à l'étude des violences et discriminations envers les populations LGBTQI+ en lien avec la théorie des représentations sociales. Elle a d'abord étudié l'homophobie à partir de l'analyse des courriers reçus par un maire français après la célébration d'un mariage entre deux hommes, avant la loi ouvrant le mariage aux couples de même sexe en France (2013). Elle travaille également sur

les représentations des familles homoparentales, de l'homosexualité et de l'homophobie intériorisée. Enfin, elle a participé à l'enquête nationale sur les violences de genre (VIRAGE, INED, 2015) pour analyser les violences envers les étudiant-e-s LGB et les personnes trans.
E-mail : christele.fraisse@univ-brest.fr